

Tout marchait bien; Yseult procurait beaucoup de satisfaction sous tous les rapports; elle était douce, prévenante, affectueuse, et montrait du goût pour les arts.

Fernande promettait de devenir une beauté, mais son caractère ne s'améliorait pas; elle s'emportait facilement, parlait aux domestiques sur un ton impérieux, ignorait ce que c'est qu'obéir et passait de longues heures devant son miroir.

Après chacune de ces lectures, qui ne l'émouvaient guère, le comte pliait tranquillement la missive et l'ajoutait aux précédentes.

Il ne prévint personne de son arrivée et surgit à l'improviste à la gare de Fondettes, où il loua un mauvais phatéon qui le conduisit à la Vallière.

Seulement il congédia voiture et cocher à l'entrée du parc et suivit seul les sentiers perdus; il voulait les revoir avant les visages étrangers qui ne lui rappelaient rien.

V

Tout en rêvassant, reporté malgré lui aux années écoulées, il avait pris, sans presque s'en apercevoir, le chemin du bois; ravi de retrouver le ruisseau qui roulait ses perles sur un lit de cailloux blancs et faisait son bonheur quand il était petit garçon, il s'arrêta pour le mieux contempler.

Soudain, au murmure de l'eau se mêla le bruit lointain d'un sabot de cheval: Royalez prêta l'oreille; un instant après, une jument blanche déboucha du sentier, menée bon train par une jeune amazone dont le voile déchiré prouvait qu'elle avait dû en laisser des lambeaux aux branchettes des arbres.

Arrivée au ruisseau, elle fit stopper sa monture et jeta sur l'étranger le regard hardi de ses grands yeux sombres.

Pour le dévisager ainsi, il fallait qu'elle eût peu l'habitude de rencon-

trer des promeneurs dans ce parc silencieux; elle ne semblait pas le moins du monde décontenancée.

—Paix, Stamboul, dit-elle, impérieuse, en contenant l'animal qui s'ébrouait.

Dans le geste qu'elle fit pour serrer les rênes, sa cravache glissa à terre.

Royalez se baissa pour la ramasser.

L'amazone remercia à peine, en femme habituée à être prévenue et servie.

Elle allait reprendre sa course, lorsque, se ravisant:

—Vous êtes sans doute égaré, monsieur? dit-elle, vous ignorez peut-être que ce bois est une propriété privée?

—Je ne l'ignore pas, répondit Royalez qui goûtait un malin plaisir à intriguer son interlocutrice; j'ai l'autorisation du maître de ces lieux de me promener ici.

Elle leva son petit nez insolent et se mit à rire, ce qui découvrit des dents magnifiques.

—Le maître de ces lieux? alors vous l'avez rencontré en Océanie ou au Japon, car il y a longtemps qu'il est loin d'ici.

—En effet, je l'ai vu non au Japon, non en Océanie, où il n'a jamais mis les pieds, mais au Caire.

—Vraiment!

Elle jeta au voyageur un regard incrédule et fit faire deux pas à sa monture.

Royalez voulut lui donner une petite leçon:

—N'avez-vous pas peur de chevaucher ainsi seule dans ces bois, sans protecteur, et avec un cheval qui ne paraît pas facile?

Elle eut un geste intraduisible.

—Je suis chez moi partout, répliqua-t-elle avec hauteur; les montures les plus difficiles ne m'effraient pas; et puis je me garde seule.

Là-dessus elle inclina légèrement la tête et cravacha Stamboul qui reprit le galop.

Royalez abandonna le bois à son tour, emportant de cette vision de quelques minutes un souvenir étrange.

En conversant avec la jeune amazo-